

Une imprimerie lyonnaise

À l'étage, les ouvriers-imprimeurs

Depuis de longues heures, les employés du marchand-imprimeur Jean de Tourne s'échinent pour fabriquer un livre de droit en latin. Tous attendent le repas payé par le propriétaire, le même que lui, arrosé de bon vin.

Près de la haute fenêtre, le compositeur dispose à l'envers les lettres mobiles, l'encreur tamponne d'encre les plaques ainsi composées, le pressier s'arque-boute sur le manivelle de la presse, le correcteur relit les épreuves à la recherche de coquilles. Tous obéissent au maître-imprimeur qui dirige l'atelier. Ils ne sont pas bien payés, mais savent tous lire et écrire. Beaucoup savent le latin et le grec. Ils ont la chance de pouvoir côtoyer parmi les esprits les plus érudits d'Europe.

La visite des auteurs

Justement, l'escalier qui monte de la boutique du rez-de-chaussée grince sous les pas de visiteurs, qui viennent comme souvent vérifier le travail en cours. Dans l'atelier apparaissent Jean de Tourne, le propriétaire, accompagné de son ancien patron, le fameux Sébastien Gryphe. Leurs grands manteaux de velours sombre et leurs bonnets brodés contrastent avec les tabliers tâchés des ouvriers. Ce sont deux hommes très importants à Lyon.

Ils précèdent une jeune femme, belle, le front haut sous sa coiffe brodée. La chose n'est pas rare en Italie, où les poétesses le disputent aux poètes. Et Lyon est peuplée de riches banquiers florentins. Louise Labé, puisqu'il s'agit d'elle, vient se rendre compte de l'avancée de l'édition de ses Œuvres.

Derrière elle apparaît le fameux poète Maurice Scève, tenant la main de Pernette du Guillet, l'autre femme poète lyonnaise. On dit qu'ils sont amants. Le nombre des visiteurs n'a rien d'étonnant. Après tout, les auteurs de l'époque se fréquentent, se connaissent, travaillent ensemble.

Louise Labé lyonnaise

Ce qui est étonnant, c'est de publier les œuvres intégrales d'une jeune femme, qui a tout l'avenir devant elle. D'habitude, seuls les écrivains plus âgés, ayant derrière eux de nombreux écrits, prennent la peine de les mettre en ordre pour les publier dans de lourds et luxueux volumes. Or, celui-ci ne comporte que vingt-quatre sonnets, trois élégies et un discours. C'est peu pour des œuvres complètes !

Louise, comme on l'appelle familièrement, observe la gravure la représentant, destinée à figurer dans les premières pages du livre. Encore une nouveauté. Les auteurs deviennent les personnages principaux de leurs livres, et non plus leurs protecteurs. Cependant, elle doit garder en tête du volume l'autorisation royale de publier, sans laquelle elle ne pourrait oser le faire en son nom propre.

Maurice Scève jette un œil sur les vingt-quatre poèmes écrits par les plus grands auteurs lyonnais et français, destinés à compléter le maigre volume. Tous se chargent de « louer Louise », comme Clément Marot, le poète le plus célèbre du royaume, en a fait la demande. Certains prétendent que ce sont ces poètes qui ont en fait écrit les œuvres de Louise. On raconte qu'elle a des mœurs très libres, et même que c'est une courtisane ! Peut-être est-ce simplement parce qu'il est rare de

voir une bourgeoise lyonnaise, fille de cordier qui plus est, aussi érudite et aussi talentueuse.

Pierre Jacolino
Professeur de français